

# UN AUTRE MATIN



LÉO

© MIP POUR ICON-IPSL, 2021

CHRONIQUES DU CHANGEMENT CLIMATIQUE

L'avion atterrit. Mon excitation et ma hâte débordent de toute part, je ne peux plus les contenir. Visiblement, je ne suis pas le seul dans ce cas. Un tonnerre d'applaudissements s'élève acclamant le conducteur. Les gens éclatent de joie, s'agitent en tout sens. Et pour cause: en pleine période blanche, nous arrivons enfin à Bali, considéré par tous comme le cap des rêves, la destination favorite des lunes de miel. Que ce soit la jungle, les cascades, les rivières, la mer, le climat équatorial, tout ici semble droit sorti d'une idylle.

Cela fait 2 ans que j'ai pris mon visa, un temps d'attente minimal pour la période blanche. Pas étonnant avec la popularité de l'île. Elle a fait l'objet de régulations strictes depuis presque déjà un demi-siècle, pour limiter l'impact du tourisme: distribution des visas limitée, circulation des voitures hautement contrôlée, renforcement d'une taxe carbone... Tous les aspects de la vie quotidienne y sont passés. Et les résultats de ces régulations sont déjà visibles : il y a un an, l'Indice de Qualité de l'Air à Denpasar est repassé sous la barre des 300, au plus grand soulagement de tous.

Après quelques minutes de navigation, l'avion s'arrête enfin. Les voyants lumineux s'éteignent. Tout le monde se lève. Au brouhaha sonore s'ajoute un brouhaha gestuel, comme si une armée de puces s'était emparé de l'avion. Tout aussi pressé que les autres, je me tortille pour essayer de me faire une place dans le couloir de l'avion, tapis rouge vers le paradis tant attendu. Puis enfin: la sortie. Ce n'est qu'un couloir entre l'avion et l'aéroport, qu'un conduit encadré de toute part, mais mes sens se déchainent. La différence de température, l'odeur de l'air, l'humidité: tout est nouveau.

3 heures plus tard, j'arrive au port de Sanur, pour aller en bateau à ma première destination: Nusa Penida, île de Bali de petite taille, mais majeure destination touristique : c'est là que se situe la plus grande prairie nivéenne du monde ! Un must-see pour tout visiteur, observable uniquement en période blanche. C'est d'ailleurs la principale raison pour laquelle j'ai eu la patience d'attendre 2 ans avant de recevoir mon visa.

Nous montons dans le bateau, un jukung dix places à fond transparent, équipé d'un moteur. À fond transparent, ça veut dire que la partie inférieure de la coque du bateau est en plastique transparent, laissant filtrer à travers une lumière réfractée sur des fonds enivrants. Déjà d'ici, nous pouvons deviner la présence un peu plus loin de la prairie nivéenne. Deviner, car il y a bien toujours de la couleur, des poissons.

Sous nos pieds filent à toute allure de petits bancs de poissons arc en ciel dont les reflets fusillent nos yeux d'iridescences lumineuses, mais qui s'alignent docilement en rang sur le passage occasionnel d'un plus gros poisson, sans doute un barracuda ou un mérrou. Plus profond, le rouge sanguinolent des coraux de feu s'allie avec le jaune ocre des éponges, luttant à celui qui sera le plus visible. Plus profond encore se trouvent d'autres tensions, où des poissons clowns couleur brique tentent avec peine de se camoufler entre les denses algues brunes.

Cependant, malgré tout ce bazar bariolé, nous pouvons déjà deviner la présence un peu plus loin de la prairie nivéenne. Déjà d'ici, nous pouvons apercevoir de petites veines blanches, scintillantes de pureté. De petits havres déçus de toute vie, dont aucun poisson ne s'approche. De petits îlots d'innocence, pour le regard comme l'esprit.

Absorbé par mes contemplations, je me retrouve d'un coup poussé en avant. Je m'accroche précipitamment à la rambarde derrière moi, et lève mes yeux alertés vers la scène qui m'entoure. Le bateau ralenti, nous arrivons à la plage.

Le conducteur aboie quelques mots en anglais à un jeune homme sur la plage, qui s'empresse de venir tirer le bateau pour nous. Je descends les yeux vers le fond marin, me ressaisissant encore de cette arrivée brutale. Le paradis s'est estompé, pour laisser place à un fade paysage de sable, brisé seulement par quelques rochers, petits poissons, étoiles de mer, et l'industrie du tourisme. C'en est fini pour aujourd'hui, retour à la réalité. Mais demain, c'est le grand jour. Demain, j'irai sous l'eau me

promener dans la prairie nivéenne. Je rentre à l'hôtel et m'endors immédiatement.

J'ouvre les yeux. Mon téléphone indique 5:25. Il est trop tôt. Mes pensées errent vers mon planning de la journée. La célèbre prairie nivéenne de Nusa Penida ! La grandiose, fabuleuse prairie nivéenne de Nusa Penida ! La plus démesurée du monde ! Hier dans le bateau, nous avons eu un petit aperçu opalin. Pas grand chose encore comparé à celle que je verrai aujourd'hui, mais suffisamment déjà pour captiver la simple personne que je suis. Ça y est, je suis totalement réveillé. Rien qu'à la pensée de ma journée à venir, de ma plongée à venir, mon cerveau s'emballé incontrôlable. Plus qu'une heure à attendre...

Après ça, tout s'est accéléré. Je n'ai aucun souvenir de ma matinée, ni de mon petit-déjeuner, ni du trajet jusque là. Plus que l'instant présent compte, un présent n'ayant connu aucun passé, un présent existant par et pour lui seul. Le moniteur m'a expliqué comment faire une bascule arrière :

« C'est facile. Assieds-toi sur le bord du bateau et laisse toi basculer en arrière. »

Je suis assis sur le bord du bateau. Je ne sens plus que le bord du bateau. Il est d'un bois rigide. Ce n'est d'ailleurs pas très confortable. Les arêtes du bord me rentrent dans le haut de la cuisse. Je recentre ma pensée. Le moment est venu. Je prends une grande inspiration, et me laisse tomber en arrière.

Comme toute chute libre, ça va très vite. Je suis projeté vers le bas à toute allure. Puis je ne le suis plus. J'entre en apesanteur, dans un univers extraterrestre. Mais je n'ai pas le temps de profiter de la sensation nouvellement gagnée que le choc de température me frappe. L'eau n'est pas froide, mais bien plus que l'air lourd de la surface. Sous le choc, tout mon air se retrouve soufflé hors de mes poumons. Désorienté, j'essaye de retrouver mes repères. La lumière filtrée du soleil m'aveugle, je me retourne. À nouveau, tout mon air se retrouve soufflé hors de mes poumons.

Le paysage se trouvant soudainement face à moi me frappe aussi violemment que la température de l'eau.

Après tant d'attente, face à moi, se trouve la plus grande prairie nivéenne du monde: la plus large forêt de coraux opalins jamais à ce jour observée, l'attraction responsable des deux ans de queue pour avoir un visa. À perte de vue, des coraux plus blancs que blancs, plus blancs que nature, transcendant et dépassant la nature même, restant fiers où la nature s'est retirée.

Ici, pas l'ombre d'un poisson en vue. L'œil n'est pas dérangé par quelque frivole mouvement qui soit, et peut se consacrer entièrement à l'appréciation du paysage. Pas l'ombre d'une couleur, non plus. Encore heureux, cela pourrait déconcentrer la méditation et ruiner la pureté du tableau. Un tableau pur en effet, d'une blancheur inaccessible, d'une quiétude inégalable, comme si l'homme n'avait jamais posé pieds en ces lieux. Comme si l'homme n'avait pu et ne pourrait jamais poser pieds en ces lieux. Un tableau d'une pureté criminelle.

Le tableau n'est pas toujours aussi irréprochable en début de période. On peut parfois trouver des restes d'algues brunes ou vertes vivant encore dans les parages, résistant vainement à la vague de chaleur. Le gouvernement aimerait s'en débarrasser: elles nuisent au tourisme, et retardent chaque année l'ouverture de la période blanche. Il faut cependant leur donner leur part de mérite: elles réussissent chaque année à s'adapter à la chaleur au rythme du réchauffement climatique. Cela dit, nous sommes maintenant en août et aucune algue ne viendra déranger mon moment de paradis.

Rien ne viendra déranger mon moment de paradis. Aucune once de vie, même, ne se profile à l'horizon. Pas de courant, non plus. Un seul mouvement agite doucement le corps des coraux défunts. Celui des palmes des autres touristes. Je regarde autour de moi. L'avantage d'un endroit où la vie s'est retirée, c'est que la vie s'est retirée de l'eau aussi. Il fait aussi trop chaud pour les petites algues vivant usuellement à la dérive, flottantes entre deux eaux. Comme résultat, la visibilité est excellente. Je peux

facilement voir à plus de cent mètres. Et tout ce que je vois n'est que blancheur et clarté. Une véritable mer de nuages. Je comprends enfin pourquoi on appelle cela une prairie nivéenne. La vision est grisante. Partout où je tourne la tête, je ne vois que cette infinité opaline en bas, et la lumière éclatante du soleil en haut. C'est maintenant la tête qui me tourne. Que cette infinité opaline, et la lumière éclatante du soleil. Le soleil éclatant, et l'infini à perte de vue.

MAQUETTE ET MISE EN PAGES © MARIE PINHAS POUR ICOM-IPSL, 2024

CHRONIQUES DU CHANGEMENT CLIMATIQUE  
UN AUTRE MATIN • LÉO